

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[425. Londres, Mardi 29 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

425. Londres, Mardi 29 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee](#), [Révolution française](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Santé \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1840-09-29

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne vous ai pas écrit hier à mon gré. Vous dites que vous ne vivez que pour mes lettres ? Que ne puis-je tout mettre dans mes lettres, tout ! Je ne les ferme jamais sans un sentiment triste. J'aurais tant à vous donner et je vous envoie si peu !

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 549/233-234

Information générales

Langue Français

Cote 1211-1212, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
425. Londres, mardi 29 septembre 1840
8 heures

Je ne vous ai pas écrit hier à mon gré. Vous dites que vous ne vivez que pour mes lettres. Que ne puis-je tout mettre dans mes lettres, tout ! Je ne les ferme jamais sans un sentiment triste. J'aurais tant à vous donner et je vous envoie si peu ! Non seulement si peu de ma tendresse, mais de ce qui occupe mon esprit et remplit mon temps. Nous nous le sommes dit cent fois, nous avons bien mieux fait, nous l'avons éprouvé ; rien n'est si charmant que cette entière, continuelle, minutieuse communauté de tout ce qu'on pense, sent, sait, apprend ; cette complète abolition de toute solitude, de toute réticence de tout silence, de toute gêne ; la parfaite vérité, la parfaite liberté, la parfaite union. La vie alors n'a pas un incident, la journée n'a pas un moment qui ne soit précieux et doux. Les plus petites choses ont l'importance des grandes ; les plus grandes ont le charme des petites. Une espérance agréable se mêle à tout. Tout aboutit à un plaisir. Qu'est-ce qu'une lettre pour tenir la place d'un tel bonheur ?

Je vous ferai une confidence. Ma vue, je ne veux pas dire encore s'affaiblit, mais s'allonge. Je ne vois plus aussi également bien à toutes les distances. Par instinct, pour obtenir la même netteté, je place mon livre ou mon papier un peu plus loin de mes yeux. Vous voyez bien que nous sommes du même âge.

J'ai aujourd'hui Flahaut à dîner, avec quelques diplomates. Dedel et Neumann sont encore à Tamworth, c'est-à-dire à Drayton-castle, chez Peel. Mon c'est-à-dire est fort déplacé ; vous savez cela très bien. Vous ai-je dit que Neumann était mauvais dans tout ceci, sottement mauvais, commère, vulgairement moqueur, pédantesquement léger ? C'est sa faute sans doute, car je ne comprendrais pas qu'il eût pour instruction de nuire à la transaction et à la paix. Le successeur de Hummelauer, le Baron de Keller, a assez bonne mine, l'air intelligent de la tenue. Pas très instruit par exemple ; voici de sa science, un échantillon qui m'a bien surpris. Il m'a dit l'autre jour que Frédéric le grand était mort l'année d'avant la naissance de Napoléon, vingt ans avant la révolution française, en 1768. Je n'ajoute rien. Je me suis un peu récrié. Il s'est troublé un peu, mais il a persisté, et je me suis tu. Ne racontez pas trop cela. Le bruit en reviendrait à ce pauvre homme, et il m'en voudrait. Il dîne aujourd'hui chez moi

Le conseil d'hier a été tenu mais la discussion ajournée à jeudi. Lord Lansdown, lord Morpeth et lord Duncannon n'étaient pas arrivés. On veut qu'ils y soient. Il pleut toujours. Je n'ai pas mis hier le nez hors de chez moi. J'ai joué au Whist, le soir. Je ne saurais vous dire combien cet emploi de mon temps me choque, je dirais presque m'humilie. Et quand je ne m'en ennuie pas, je n'en suis que plus humilié. 4 heures J'ai été à Holland house après-déjeuner. On a bien tort de ne pas aller se promener là plus souvent. C'est charmant. Voilà donc déjà l'amiral Stopford attaqué. C'est un modéré. Napier lui-même est sur le point de l'être. Il fera, tous les coups de tête qu'on voudra. Il aime les coups. Mais sa correspondance ne plaît point. Il parle trop bien du Pacha et trop des difficultés de l'entreprise. Il faudra faire lord Ponsonby amiral, général d'armée. Il n'y a que lui pour instrument comme pour autour à tout ceci Dedel est revenu. J'ai trouvé sa carte en revenant de

Holland house. Je le verrai probablement ce soir. Lady Holland va mieux. Elle n'a pas voulu que je vous le dise, il y a deux jours. Cela porte malheurs dit-elle. Ils finiront par aller passer une semaine à Brighton. Elle se persuade que cela lui sera bon, à elle contre la bile, à lord Holland contre un rhume. J'admire cette disposition à croire selon sa fantaisie du moment.

Ne prenez pas cela pour une pierre dans votre iardin. Je n'ai point de pierre pour vous, et votre jardin est le mien. Mais il est vrai que je m'étonne souvent de votre extrême promptitude à prendre sur votre santé une idée une persuasion, une résolution. Et en m'en étonnant, je la deplore. Et certainement si j'étais toujours près de vous, je la combattrais. Pour la santé comme pour toute chose, il faut de l'observation, de l'esprit de suite, un peu de méfiance de soi-même, un peu de patience. Les complaisants, les flatteurs ne valent pas mieux au corps qu'à l'âme. Je vous prêche. Pas autant que je voudrais bien s'en faut. Il y a bien des choses que je ne vous dis pas parce que, pour les dire avec fruit, il faut les dire tout le jour, toujours ce qui est plus que tout le jour. Et je ne me résigne point à ne pas vous les dire, surtout quand elles touchent votre santé.

Adieu. Adieu devant ma gravure mais sans la regarder en lui toumant le dos. Adieu. Quel adieu !

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 425. Londres, Mardi 29 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-29.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 05/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/486>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 29 septembre 1840

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024